

depuis quatre mois, de lui adresser mes ferventes prières. . . . Voyez, monsieur Spengler, jugez si la bonté de Dieu ne s'est pas manifestée envers nous d'une manière éclatante ? Voici quatre mois que nous sommes tranquilles. . . . le fléau de la guerre s'est détourné de nous ; on s'est battu à Gustadt, à Spanden, à Heilsberg. . . . nous, nous n'avons rien vu, rien entendu. . . . N'est-ce pas là mon ami, une preuve de la protection divine ? . . . Elle a éloigné de nos murs les opérations militaires et c'est maintenant aux bord du Niémen que va se décider le différent entre Napoléon et Alexandre. . . . Allons, monsieur le sacristain, ne songeons qu'à remercier le ciel et à remplir nos devoirs.

Soudain un coup de canon se fit entendre du côté des forêts profondes, qui se déroulent jusqu'à la plaine d'Eylau ; il ébranla les voûtes de l'église, et une vitre à demi-brisée de la fenêtre de la sacristie se détachant vint tomber aux pieds de M. Harbaum.

Le sacristain pâlit.

— Eh bien ! monsieur le curé, avais-je raison de vous dire que tout n'était pas fini pour nous.

— Moi, monsieur Spengler, je soutiens que vous avez tort. . . .

— Comment ! Mais ce coup de canon. . . qui signifie-t-il donc ? . . .

— Rien, ou pas grand chose ; allons, du calme, du sang-froid, je vous prie ; nous en devons donner l'exemple à nos concitoyens. Je ferai le catéchisme à quatre heures précises, entendez-vous ?

Le canon gronda de nouveau dans le lointain.

— Mais on se bat dans la plaine, monsieur le curé !

— Vous vous trompez, mon cher, vous vous trompez, je le répète. . . . Cependant, si vous avez peur, monsieur le sacristain, si vous pensez que vos jours ne soient pas en sûreté, éloignez-vous ; fuyez. . . . Je ne veux pas, je ne puis vous retenir ici malgré vous ; quant à moi, je reste ici.

— M'éloigner, fuir ! . . . Mais où aller ? partout se présentent les mêmes périls.

— Eh bien ! alors faites comme moi ;

rester à son poste est encore le meilleur parti qu'on puisse prendre.

— Ma foi, monsieur le curé, vous donneriez du courage aux plus poltrons et je ne vous quitte plus. . . . Tout sera prêt pour le catéchisme.

— A la bonne heure monsieur le sacristain ; car voyez-vous, qu'est-ce qui peut nous arriver en supposant même qu'on se batte encore ici ou dans le voisinage de notre ville ? Quelque boulet fera tomber une de nos dernières cheminées, et il n'en reste pas beaucoup, vous le savez.

— Oui ; mais cette cheminée peut écraser un de nos amis.

— Bah ! bah ! est-ce que nous n'avons pas nos caves pour nous cacher, comme au mois de février, lorsque la mitraille pleuvait sur Eylau ? — C'est un moment terrible à passer, j'en conviens, mais j'ai l'espoir que nous n'aurons pas à subir cette nouvelle épreuve. . . .

Le sacristain paraissait complètement rassuré et se préparait à sortir de l'église pour aviser au moyen de recruter le nombre de chaises ou de tabourets que lui avait demandés le curé, lorsque des cris tumultueux retentirent ; ils étaient poussés par un grand nombre d'habitants qui se précipitaient vers l'église ; hommes, femmes, enfants accouraient avec tous les signes de la terreur et du désespoir :

— Monsieur le curé ! monsieur le curé ! fit M. Spengler en rentrant aussitôt, venez donc !

M. Harbaum ne se pressait pas de répondre à l'appel du sacristain.

— Monsieur le curé, répéta celui-ci en se présentant pâle, effaré devant le prêtre qui venait de se lever de son aube.

— Eh bien ! qu'est-ce encore, dit-il avec l'accent d'une mauvaise humeur et d'une impatience qu'il ne put dissimuler ; vous voilà encore avec votre frayeur, je vous en croyais cependant guéri.

— Mais, monsieur le curé, vous n'entendez donc pas les cris qu'on pousse sur la place ? Ils ébranlent les voûtes de l'église, et à moins d'être sourd . . .

— Des cris, des cris, qu'est-ce que cela prouve ?

— Oh ! oh ! je crois effectivement, dit le